Boursault, Edme
Le mercure galant

PQ
1731
B7C6
1782

LF
B9963m3

LE MERCURE GALANT, OU LA COMÉDIE SANS TITRE.

PAR M. POISSON.

NOUVELLE ÉDITION.

390450
22.3.41

A TOULOUSE,

Chez BROUILHET, Libraire, rue St. Rome, au coin du Mai.

1782.

ACTEURS.

ORONTE, Gentilhomme, cousin de l'Auteur du Mercure Galant, & amant de Cécile.

M. DE BOISLUISANT, Pere de Cécile.

CECILE, Maîtresse d'Oronte.

MERLIN, Valet d'Oronte.

LISETTE, Suivante de Cécile.

M. MICHAUT.

Mad. GUILLEMOT.

LONGUEMAIN, Receveur des Gabelles.

BONIFACE, Imprimeur.

M. DE LAMOTE, Amant de Claire.

CLAIRE, Maîtresse de M. de Lamote.

DU MESNIL, Professeur de Langues.

M. BRIGANDEAU, Procureur du Châtelet.

M. SANGSUE, Procureur de la Cour.

DU PONT, Empirique.

Mad. DE CALVILLE, Veuve.

LE MARQUIS.

ORIANTE, ELISE; } Sœurs, qui ont appris l'art de se taire.

BEAUGENIE; Poëte.

LA RISOLE, Soldat.

DEUX LAQUAIS.

La Scène est dans la maison de l'Auteur du Mercure Galant.

PQ 1731 B7C6 1782

LE MERCURE GALANT, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.
CECILE est arrivée ?

MERLIN.
Oui, la chose est certaine.

ORONTE.
Et tu dis qu'elle loge...

MERLIN.
A l'hôtel de Touraine.
Je vous l'ai déja dit cinq ou six fois.

ORONTE.
Hélas,
Redis-le moi sans cesse, & ne t'en lasse pas.
Quoi que tu puisses faire il seroit impossible
De me rien annoncer qui me soit plus sensible.
T'a-t-elle vu ?

MERLIN.
Vraiment, tout comme je vous vois.

ORONTE.
T'at-elle parlé ?

MERLIN.
Non.

ORONTE.
Tout de bon ?

MERLIN.
Non, ma foi.
Car depuis le Pont-Neuf, où je l'ai rencontrée,

Juſqu'à ce que chez elle, elle ait été rentrée,
Son pere, encore galant, la tenant par la main;
Un mot qu'elle m'eût dit trahiſſoit ſon deſſein.
Sa langue s'eſt contrainte, & je n'ai rien ſu d'elle:
Mais ſes yeux plus hardis jouoient de la prunelle;
Et ſi de leur jargon je ſuis bon truchement,
Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement.
Elle eſt groſſe...

ORONTE.

Elle eſt groſſe! Une vertu ſi pure
Recevoir d'un coquin cette mortelle injure!
Cécile groſſe! Ah traître, un menſonge ſi noir...

MERLIN.

Tout doux, Monſieur; j'entends groſſe de vous revoir.
Cécile eſt toujours jeune, & je la crois fidele;
Mais mon expreſſion eſt auſſi pure qu'elle.
On dit gros de vous voir, gros de boire avec vous.

ORONTE.

Que ne me parlois-tu ſans me mettre en courroux?
Groſſe m'aſſaſſinoit, la ſuite me conſole.

MERLIN.

Vous m'avez dans la bouche arrêté la parole.
Dire Cécile eſt groſſe, & ne pas achever,
Je ſai bien que d'abord cela donne à rêver;
Que ſur cette matiere une équivoque bleſſe,
Et qu'enfin la plus ſage eſt ſujette à foibleſſe.

ORONTE.

Elle ne t'a rien dit pour me redire?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que ſon indifférence a de cruauté!

MERLIN.

Bon;
Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'auroit-elle jetté ceci de ſa fenêtre?

ORONTE.

Qu'eſt-ce?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi!

MERLIN.

C'eſt la premiere fois.
Encor ſuis-je trompé, car il n'eſt pas de poids.
Je ſerai bien heureux ſi j'en ai trois piſtoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de temps en de vaines paroles:
Prends ces quatre louis, & me fais ce préſent.

MERLIN, *après avoir pris les quatre louis.*

Pour vous le refuser je suis trop complaisant.
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime.
Il m'est cher. Juste Ciel! ma surprise est extrême;
Un louis pese plus que ce quadruple-là.
Cécile avoit sa vue en te jettant cela,
Avec autant d'esprit que j'en trouve à Cécile.
Un objet si charmant ne fait rien d'inutile;
Et puisque son desir est de me rendre heureux....
Ah, Merlin! je me trompe ou ce quadruple est creux.
Je ne me trompe point, il est creux; oui, sans doute;
Et je crois qu'il enferme un billet. Tiens; écoute.

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque chose.

ORONTE.

Ah, Merlin!
Qu'elle a d'esprit!

MERLIN.

D'accord; mais il est bien malin.
C'est en savoir beaucoup à son âge.

ORONTE.

Elle charme.
Son esprit me ravit, sa beauté me désarme;
Le ciel en la formant épuisa ses trésors;
Elle a l'ame, Merlin, belle comme le corps:
Plus on la considere, & plus on y découvre.....

MERLIN.

Voyez, sans perdre tems, comment sa piece s'ouvre,
La chose est curieuse à savoir.

ORONTE.

C'est par-là.
Justement, j'apperçois son billet; le voilà. *Il lit.*

J'arrivai hier au soir à Paris, avec mon pere, qui est plus entêté que jamais de l'Auteur du Mercure Galant. Il ne trouve point de mérite égal au sien. Si vous avez fait ce que je vous ai mandé par ma derniere Lettre, nos affaires sont dans le meilleur état du monde.

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure.
Je suis cousin-germain de l'Auteur du Mercure;
Et pour contribuer au succès de mes feux,
Il en use sans doute en parent généreux.
Quel zele plus ardent peut-on faire paroître?
De son logis entier il me laisse le maître.
Déjà depuis trois jours, sans avoir son talent
Je passe pour l'Auteur du Mercure Galant;
Et selon l'apparence, il me sera facile.
De plaire sous ce nom au pere de Cécile.

Jamais rien, à mon ſens, ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui, pour vous; mais pour moi; j'en ſuis fort dégouté.

ORONTE.

La raiſon?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle aſſez bonne
Pour réſiſter long-tems à l'emploi qu'on me donne?
Tant que dure le jour, j'ai la plume à la main:
Je ſers de ſecrétaire à tout le genre humain.
Fable, Hiſtoire, Aventure, Enigme, Idile, Eglogue,
Epigrame, Sonnet, Madrigal, Dialogue,
Nôces, Concerts, Cadeaux, Fêtes, Bals, Enjouemens,
Soupirs, Larmes, Clameurs, Trépas, Enterremens;
Enfin, quoi que ce ſoit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un mémoire fidele.
Je me tue, en un mot, puiſque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou ſix jours ſont bientôt écoulés.
Tu ſais que Licidas, pour me rendre ſervice,
Me fait de ſa fortune un entier ſacrifice:
A ſon propre intérêt il préfere le mien;
Et je ſerois ingrat de négliger le ſien.
Je te l'ai déjà dit; une de mes ſurpriſes,
C'eſt de voir tant de gens dire tant de ſottiſes.
Licidas eſt le ſeul, délicat comme il eſt,
Qui puiſſe avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le repréſente,
Je ne vois que des foux d'eſpece différente:
L'un, qui veut qu'on l'imprime, & n'a point d'autre but,
Croit que hors du Mercure il n'eſt point de ſalut.
L'autre, dans la Muſique ayant quelque ſcience,
Croit de celle du Roi mériter l'Intendance.
Celui-ci, d'une énigme ayant trouvé le mot,
Se croit un grand génie, & ſouvent n'eſt qu'un ſot.
Cet autre, d'un ſonnet ayant donné les rimes,
Croit tenir un haut rang chez les eſprits ſublimes;
Enfin, pour être fou, j'entends fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le libraire appris quelques nouvelles?

MERLIN.

Oui, Monſieur.

ORONTE.

Et de qui?

MERLIN.

D'un Commis des Gabelles,
Qui n'ayant pas trouvé ſes profits aſſez grands,
A fait un petit vol de deux cents mille francs.
Qui pourroit de ſa route avoir un ſûr mémoire,

Auroit pour droit d'avis mille louis pour boire?
Voyez (*Il donne un papier à Oronte.*)

ORONTE.

Mille louis? c'eſt un homme perdu.

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, & qu'il fût bien pendu!

ORONTE.

Cela, qu'eſt-ce?

MERLIN.

Un portrait d'une jeune Ducheſſe,
Qui ſe fait diſtinguer par ſa délicateſſe.
Un pli qui par haſard eſt reſté dans ſes draps,
Lui ſemble un guet-à-pend pour lui meurtrir les bras.
Il n'eſt point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écuſſon de ſes armes:
Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop ſalé,
D'auprès de ſa perſonne eſt ſûr d'être exilé;
Et même elle refuſe, étant fort enrhumée:
De prendre un lavement lorſqu'il ſent la fumée.
Mais, chut. Un gentilhomme entre ici.

SCENE II.

M. MICHAUT, ORONTE, MERLIN.

M. MICHAUT.

Serviteur.
N'êtes-vous pas l'auteur du Mercure?

ORONTE.

Oui Monſieur;
(*à Merlin.*)
Laiſſe-nous.

M. MICHAUT.

Le Mercure eſt une bonne choſe!
On y trouve de tout, Fable, Hiſtoire, Vers, Proſe;
Sieges, Combats, Procès, Mort, Mariage, Amour,
Nouvelles de Province, & nouvelles de Cour..
Jamais Livre à mon gré ne fut plus néceſſaire.

ORONTE.

Je ſuis ravi, Monſieur, qu'il ait l'heur de vous plaire
Je ne le cele point, j'ai toujours ſouhaité
Les applaudiſſemens des gens de qualité.
Je ne puis exprimer le plaiſir que je goûte.,.

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, Monſieur, que j'ai l'air grand?

ORONTE.

Sans doute;
Vous êtes fort bien fait, on ne peut être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des ayeux ?

ORONTE.

Des ayeux ?

M. MICHAUT.

Ecoutez : je parle avec franchise.
J'aime depuis six mois une jeune Marquise,
Belle, bien faite, noble : & graces à mes soins,
Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.
Ses parens, dont le moindre est Baron, ou Vicomte,
Délicats sur l'honneur, sensibles à la honte,
Consultés tous ensemble, ont approuvé mes feux,
Pourvu que mes parens soient aussi nobles qu'eux ;
Et je viens vous trouver pour ennoblir ma race.

ORONTE.

Moi, Monsieur ? & comment voulez-vous que je fasse
A moins d'avoir un titre & solide & constant,
Puis-je....

M. MICHAUT.

Bon, tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible, étant ce que vous êtes.
Vos Mercures sont pleins de nobles que vous faites,
De noms si discornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être noble & porter ces noms-là.
Ne me refusez pas ce que je vous demande ;
De toutes les rigueurs ce seroit la plus grande ;
Et mon hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, Monsieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la noblesse ajouter quelque lustre,
Et rappeller de loin une famille illustre :
Mais dans tous mes écrits, jamais aucun appas
Ne m'a fait ennoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entrevoyez-vous point dans toute votre race,
De gloire ou de valeur quelque légere trace ?
Aucun de vos ayeux ne s'est-il signalé ?

M. MICHAUT.

Ma foi, mon pere est mort sans m'en avoir parlé ?
Et de tous mes ayeux, puisqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par-delà mon grand-pere.

ORONTE.

Qu'étoit-il ? avoit-il quelque grade ?

M. MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand-pere étoit Mousquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge est cela ?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire

En langage commun appelle Apothicaire.

ORONTE.

Fi.

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité?
Quand on m'a voulu faire, ai-je été consulté?
Sans savoir ce qu'il fait, le hasard nous fait naître;
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon pere fut d'un cran plus noble que le sien,
Il se fit Médecin, gagna beaucoup de bien,
N'eut que moi seul d'enfans, & passant mon attente;
Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j'ai changé de quartier;
Je me fais par mes gens appeller Chevalier;
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et personne à présent ne sait plus ma naissance.
Faites-moi Gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y serois disposé:
Mais le Roi, qui peut tout, auroit peine à le faire.
Le pere Médecin, l'ayeul Apothicaire,
Le bisayeul peut être encor moins que cela:
Qui diable seroit noble à descendre de là?
Pour remplir vos desirs, il faut faire un prodige;
Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque maison dont le nom soit péri;
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri.
Enfin pour m'obliger, inventez quelque fable;
Et ce qui n'est pas vrai, rendez le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe?

ORONTE.

Michaut? un gentilhomme avoir nom de la sorte?
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non?
Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait son vrai nom?
De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille?
Si les morts revenoient ou d'en haut ou d'en bas,

Les peres & les fils ne se connoîtroient pas.
Le Seigneur d'une terre un peu considérable,
En préfére le nom à son nom véritable;
Ce nom, de pere en fils, se perpétue à tort,
Et cinquante ans après on ne sait d'où l'on sort.
Je n'excroquerai point vos soins ni vos paroles;
J'ai certain diamant de quatre-vingt pistoles...

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, Monsieur, aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

M. MICHAUT.

Parbleu, tant pis pour vous d'être si formaliste:
Adieu. Je vais trouver un généalogiste;
Qui pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera sur le champ venir d'où je voudrai.

ORONTE, *seul.*

Qui jamais de noblesse a vu source moins pure?
Médecin!

SCÈNE III.

Mad. GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

Mad. GUILLEMOT.

Est-ce vous qui faites le Mercure,
Monsieur?

ORONTE.

Oui, Madame.

Mad. GUILLEMOT.

Oui? l'aveu m'en semble bon.

ORONTE.

En avez-vous besoin, Madame?

Mad. GUILLEMOT.

Qui, moi? Non.
A moins d'être d'un goût insipide & malade,
Peut-on s'accommoder d'une chose si fade?

ORONTE.

Ah, ah, voici d'un style un peu rude.

Mad. GUILLEMOT.

Pour vous,
Quelque rude qu'il soit, il est encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raison vous êtes en colere;
Mais je ne sai par où je vous ai pu déplaire.
Je m'examine en vain, & vous m'embarrassez.

Mad. GUILLEMOT.

Regardez mon habit, il vous en dit assez.
Ne l'entendez-vous pas?

ORONTE.

Non, je vous le confeſſe.

Mad. GUILLEMOT.

O Ciel! que vous avez l'intelligence épaiſſe!
Puiſqu'il faut avec vous ne rien diſſimuler,
On dit que c'eſt de moi dont vous vouliez parler,
Quand certaine bourgeoiſe, à qui la mode eſt douce,
Pour être en cramoiſi, fit défaire une houſſe.

ORONTE.

De vous?

Mad. GUILLEMOT.

J'en défis une, & ne m'en cache pas.
J'avois un lit fort ample, & d'un beau taffetas:
A force d'être large, il étoit incommode,
Et le tapiſſier Bon le remit à la mode.
Par les ſoins que je pris, j'eus de reſte un rideau;
Le cramoiſi régnant, j'en fis faire un manteau:
Voilà la vérité comme elle eſt dans ſa ſource;
Et non que mon mari m'ait refuſé ſa bourſe.
Pour le mot de bourgeoiſe, un peu trop répété,
Les bourgeois de ma ſorte ont de la qualité.
Quand vous voudrez écrire, ajuſtez mieux vos contes;
Et ſachez que je ſuis auditrice des comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avouer,
Mon unique deſſein étoit de me jouer:
Je ne préſumois pas, en contant cette fable,
Qu'elle dût par vos ſoins devenir véritable.
Loin de vous en blâmer, j'admire votre eſprit,
De trouver un manteau dans un rideau de lit:
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ſes deſſeins on n'a mieux réuſſi:
Vous êtes à la mode, & votre lit auſſi.
C'eſt un avantage....

Mad. GUILLEMOT.

Oui; mais ce qui me courrouce,
On ſait que mon habit eſt d'une vieille houſſe:
Que ce ſoit par haſard, ou par malignité,
Votre indiſcret Mercure a dit la vérité.
J'entends à chaque pas la baſſe bourgeoiſie
Qui me nomme, en raillant, la houſſe cramoiſie;
Et par-tout le quartier la canaille ſe plaint
Que je prends des couleurs qui font ſortir le teint.
Il eſt vrai, le gros rouge eſt une couleur ſombre,
Qui détache le clair par le ſecours de l'ombre.
Qu'on en ait un manteau, ſans ornemens deſſus,
Pour peu que l'on ſoit blanche, on le paroît bien plus;
C'eſt un fard innocent, ſans pommade ni drogue;

Et voilà la raiſon qui l'a mis tant en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grace, un certain mot choiſi
Qui vous eſt échappé, pour dire cramoiſi.

Mad. GUILLEMOT.

Du gros rouge.

ORONTE.

A mon ſens, il a beaucoup de grace :
Jamais le mot de gros ne fut mieux à ſa place,
Il charme.

Mad. GUILLEMOT.

Il m'eſt venu ſans affectation.

ORONTE.

Votre eſprit eſt fertile en belle invention.
J'ai de votre mérite une idée aſſez haute,
Pour me faire un plaiſir de réparer ma faute.
(*A Jaſmin.*)
Le nom de Madame eſt ?

Mad. GUILLEMOT.

Parlez donc, petit ſot.

JASMIN.

Monſieur, Madame a nom, Madame Guillemot.

ORONTE.

C'eſt aſſez : vous verrez dans le premier Mercure,
Que j'aurai de la houſſe adouci l'aventure.
Si le mot de bourgeoiſe aigrit votre courroux,
Je mettrai tout au long, par eſtime pour vous,
En bon Hiſtorien, qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, auditrice des comptes.

Mad. GUILLEMOT.

Y ferez-vous entrer mon éloge ?

ORONTE.

Oui, vraiment.

Mad. GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flatterie une haine invincible.
Si louer ſans flatter vous paroît impoſſible,
J'aime mieux vous donner, ſi vous le ſouhaitez,
Un mémoire où ſeront mes bonnes qualités.
J'ai de la modeſtie, & me rendrai juſtice.
Adieu. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, Madame l'auditrice !

Mad. GUILLEMOT.

De grace...

ORONTE.

Je prétends, pour finir tous débats;
Juſqu'à votre caroſſe accompagner vos pas.

Mad. GUILLEMOT, *à Jaſmin.*

Voyez ſi mon caroſſe eſt venu me reprendre.

(*A Oronte.*)
J'avois quelques parens qu'il est allé descendre.
(*A Jasmin.*)
Voyez donc promptement si Lafleur est là-bas,
Mon cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas,
Madame.

Mad. GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
Si je vous....

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

Mad. GUILLEMOT.

Ah, coquin! Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

Mad. GUILLEMOT, *en sortant.*

Vous aurez le fouet en entrant au logis,
Petit gueux.

JASMIN.

Qu'ai-je fait?

Mad. GUILLEMOT.

Comment, petite rosse,
Sans vous, on auroit cru que j'avois un carosse.
Je vous ferai sentir ce que pesent mes coups.

JASMIN.

Dame, je ne sais pas si bien mentir que vous.

ORONTE, *seul.*

Madame l'auditrice est enfin appaisée.
La louange à propos rend toute chose aisée.
Allons fermer la porte; & jusqu'après dîné,
Passons quelques momens sans être importuné.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

On heurte assez rudement.

QUI diable est l'animal qui heurte de la sorte

ORONTE.

Ouvre sans hésiter, & l'une & l'autre porte.

MERLIN.
On redouble.
Je voudrois qu'en heurtant il se rompît les bras.

SCENE II.
LISETTE, MERLIN, ORONTE.
LISETTE.
Est-ce ici le logis de Monsieur Licidas ?
MERLIN.
Ah, Monsieur ! c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.
ORONTE.
Lisette ? quel bonheur ! viens que je te salue.
Comment te porte-tu, ma pauvre enfant ?
LISETTE.
Fort bien,
Monsieur ?
MERLIN, *la veut saluer aussi.*
Je suis ravi.... Comment je n'aurai rien ?
Tu reviendras des champs sans me baiser ?
LISETTE.
Ta bouche
Doit avoir du respect pour ce que Monsieur touche.
MERLIN.
Patience, à ton tour tu verras ma fierté.
ORONTE.
Cécile est revenue en parfaite santé ?
Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.
LISETTE.
Et la sienne pour vous est presque tout de même.
Monsieur de Boisluisant qui brûle de vous voir,
L'a déja disposée à faire son devoir.
On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure,
A son entêtement pour l'Auteur du Mercure :
S'il peut l'avoir pour gendre, il sera trop content,
Le fils d'un Duc & Pair ne lui plairoit pas tant.
Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille,
Et tout autre lui semble indigne de sa fille.
Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cécile de frayeur en a le cœur transi.
Elle craint, & sa crainte est assez raisonnable,
Qu'elle ne soit offerte à l'Auteur véritable ?
Et de Monsieur son pere ayant loué le choix,
Pour oser se dédire, elle eût manqué de voix.
Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,
J'ai cherché ce logis de Libraire en Libraire.
Enfin, Monsieur Bayar, qu'on a fait à dessein.
Trop petit pour un homme & trop grand pour un nain,
Avec civilité m'en a donné l'adresse ;

Et par le zele ardent que j'ai pour ma maîtreſſe,
A vous trouver chez vous n'ayant pas réuſſi,
Je me ſuis haſardée à venir juſqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle-même s'expoſe,
Apprenez-moi, Monſieur, comme va toute choſe.

ORONTE.

Tout va comme Cécile à-peu-près l'a voulu.
De ce logis entier je ſuis maître abſolu.
La plus tendre amitié qu'inſpire la nature,
M'unit étroitement à l'Auteur du *Mercure*.
Nous portons même nom, avons mêmes ayeux;
Et ſon pere & le mien étoient freres.

LISETTE.

Tant mieux.
Pour faire le contrat qui vous eſt néceſſaire,
A point nommé, Monſieur, il falloit un fauſſaire,
Un Notaire frippon, prêt à prévariquer:
Je ſai bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer;
En payant largement, ſans autre inquiétude,
On rencontre ſon fait en bien plus d'une étude.
Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
De votre tricherie on n'aura nul ſoupçon.
Ce qui peut mettre obſtacle au bien qu'on vous deſtine,
C'eſt que, pour un auteur, vous avez bonne mine:
Cette grande perruque, & ce linge & ce point,
Avec le mom d'auteur ne ſympatiſent point,
J'en vois par-ci, par-là; mais ils ont tous l'air mince
Et ſous cet équipage on vous croiroit un Prince.
Par-là votre deſſein peut être divulgué.
Songez....

ORONTE.

Je repréſente un auteur diſtingué:
A qui de compte fait, le débit de ſes livres,
Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
Pour regagner le temps, je m'en vais au galop.
Encore une parole & puis adieu. Cécile,
Comme je vous ai dit, n'a pas l'eſprit tranquille:
Et pour chagrin nouveau, ce matin d'un billet,
Ayant incognito chargé votre valet,
Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille
A qui le conviroit d'aller boire bouteille:
Et qu'après le repas il ne fût aſſez ſot
Pour offrir un quadruple à payer ſon écot.
Celui qu'il croit avoir, & dont l'appas le touche,
Quoique marqué de même, eſt une boëte à mouche;
Elle enferme un billet, à l'aide du reſſort.

MERLIN.

Monſieur qui l'a reçu, m'en a payé le port.
Tu peux lui demander ſi je ments.

ORONTE.

Non, ſans doute,
Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il m'en coûte.
De la part de Cécile un billet m'eſt ſi doux....

LISETTE.

Il ſuffit que le ſien ſoit venu juſqu'à vous.
Dans le cœur inquiet de ma jeune maîtreſſe
Je vais diligemment reporter l'allégreſſe ;
En diſſiper la crainte, y remettre l'eſpoir,
Et flatter ſon amour du plaiſir de vous voir.
Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître :
Gardez qu'il ne paroiſſe en la voyant paroître,
Monſieur de Boiſluiſant, le beau-pere futur,
A toujours l'œil au guet, & n'a pas l'eſprit dur.
Profitez de l'avis que mon zele vous donne.
Adieu Monſieur. Adieu Monſieur Merlin.

MERLIN.

Friponne.
Tu m'as fait un affront dont il te ſouviendra.

LISETTE.

A la premiere vue on le réparera :
Prends courage.

SCENE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Tu vois, comme elle agit de tête.
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête ?

MERLIN.

Aſſurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouſer ?

MERLIN.

Non, Monſieur.
Vous prétendriez ſur elle avoir droit de Seigneur,
Droit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fou ?

MERLIN.

Cela n'eſt point folie,
Un valet marié dont la femme eſt jolie,
Et de qui le patron eſt bâti comme vous,
A de juſtes raiſons de paroître jaloux.
Je connois plus d'un ſot que je ne veux point ſuivre.

SCENE

SCENE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

N'Est-ce pas vous, Monsieur, qui faites ce beau livre,
Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau ?
Le Mercure ?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau,
Mais tel qu'il est, Monsieur, Oui, c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut savoir quelle estime on en fait.

ORONTE.

Passons. Que vous plait-il ?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret.
J'ai mes raisons.

ORONTE, *à Merlin.*

Va-t-en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme,
Je crois en vous, Monsieur, trouver un honnête-homme.

ORONTE.

Si vous m'estimez tel, quoi que vous me disiez.
Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
Croyez-en ma parole, & n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Etes-vous assuré que personne n'écoute ?

ORONTE.

Parlez sans vous contraindre, & n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête homme il faut avoir du bien.
La vertu toute nue autrefois étoit belle,
Mais le vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle ;
Et de quelques talens dont on soit revêtu,
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela posé, j'ai cru pouvoir tout me permettre,
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.
Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes doigts.
Cette inclination augmentant avec l'âge,
Dans des postes meilleurs je prenois d'avantage ;
Mais tous ces petits gains, par leurs foibles appas,
En flattant mes desirs ne les remplissoient pas.
Si bien que tout d'un coup, l'occurrence étant belle
De deux cents mille francs j'ai fraudé la gabelle :
Et vous m'obligeriez, après ce beau coup là,

De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand on a comme vous une plume si bonne.

ORONTE.

Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne?
Après un vol si grand...

LONGUEMAIN.

Comment vol! parlez mieux
Et ne vous servez point de ce terme odieux.
Tant pour vous, que pour moi mettez-vous dans la tête
Que frauder la gabelle est un mot plus honnête.
C'est me déshonnorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte, & vous semble un outrage,
L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

LONGUEMAIN.

Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit?

ORONTE.

Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il soit petit?

LONGUEMAIN.

Sans doute.
Ce n'est au pis aller que faire banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite, & qui n'ont pas péri?

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du Pillori?

LONGUEMAIN.

L'affront du Pillori me paroît quelque chose;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu on expose:
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre des revenus des crimes qu'ils ont faits!
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris, ont deux ou trois carosses.
Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million & plus:
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête;
Et quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidele abandonnant le sien,
A la face des loix fait un vol manifeste,
Et pour cent mille écus un million lui reste.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,
Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes.

LONGUEMAIN.

Trois carosses roulans rajustent bien des choses.
Et sept cents mille francs pour trahir son devoir.
C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.

Avec ce que j'ai pris comparez cette ſomme ;
Vous verrez que j'en uſe en bien plus galant homme.
Pour Meſſieurs les Fermiers, qui font des gains ſi grands,
Qu'eſt-ce, de bonne foi, que deux cents mille francs ?
Gros Seigneurs, comme ils ſont, ont-ils lieu de ſe plaindre ?
A rien de plus modique, ai-je pu me reſtraindre ?
Et de vuider ma caiſſe ayant fait un ſerment,
Pouvois-je en conſcience en uſer autrement ?
Mettez-vous en ma place, & peſez bien...

ORONTE.

De grace ;
Ne me propoſez point cette odieuſe place.
Quel ſecours de ce crime oſez vous eſpérer ?
Vous vous êtes fait riche, & n'oſez vous montrer.
De vos meilleurs amis vous craignez la préſence,
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement ſans peur d'être arrêté ;
Et vous avez perdu juſqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

Je ſais un ſûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.

Quel moyen ?

LONGUEMAIN.

Ecoutez, & vous l'allez apprendre :
C'eſt l'unique ſujet qui m'amene en ce lieu.
De deux extrêmités j'ai choiſi le milieu :
De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre,
Mais on ſouffre encore plus quand on ſe laiſſe pendre ?
Ainſi ſoit par foibleſſe, ou par bonne amitié,
De deux cents mille francs je rendrai la moitié.
Ce ſont cent mille francs que je perds, mais qu'y faire ?
J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.
Les Fermiers généraux voyant ma bonne foi,
Me pourront confier quelque meilleur emploi.
C'eſt ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
Il faut inſinuer dans le premier Mercure.
Si je ſuis par vos ſoins à l'abri de la hart,
Du butin que j'ai fait vous aurez votre part,
Et cent louis....

ORONTE.

Monſieur, en m'offrant cette ſomme,
Vous oubliez, je crois, que je ſuis honnête-homme ?
Et ſi je l'étois moins que je ne le prétends,
Vous paſſeriez peut-être aſſez mal votre temps.
Vous offrez cent louis pour vous faire un aſyle,
Et qui vous feroit prendre, eſt ſûr d'en gagner mille ;
On les donne, on vous cherche, il n'eſt rien plus certain ;
Et vous vous appellez Monſieur de Longuemain.
C'eſt un ſenſible appas qu'une ſomme ſi forte ;

Je n'ai, pour la gagner qu'à fermer cette porte :
Mais allez, ſauvez-vous, & ne m'apprenez pas
En quel lieu le deſtin va conduire vos pas.
Que ſai-je ſi demain j'aurois encore la force
De pouvoir réſiſter à cette douce amorce :
Rien ne peut vous ſauver, ſi l'on vous pouſſe à bout.
Pour vous mettre en repos reſtituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laiſſiez prendre,
Il ne ſeroit plus temps de s'offrir à tout rendre,
On vous y forceroit, & vous feriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrois-je pas ſi j'avois tout rendu ?
Un bien de ſes ayeux qu'un héritage amene,
Comme il vient ſans travail, peut ſe perdre ſans peine :
Mais un bien étranger, que le plus grand bonheur
Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur ;
Un bien qui m'a coûté plus de ſoins & d'alarmes,
Qu'à mes yeux éblouis il n'étaloit de charmes ;
Enfin pour expliquer la choſe comme elle eſt,
Un bien que j'ai volé, puiſque ce mot vous plait ;
Quand tout eſt eſſuyé me parler de tout rendre,
C'eſt un pire deſtin que de ſe laiſſer pendre.
Je renonce au ſecours d'un tel médiateur,
Et ſuis de vos Conſeils très-humble ſerviteur.
S'il faut être pendu ce n'eſt pas une affaire. *Il ſort.*

ORONTE, *ſeul.*

Ce Monſieur le Commis a l'air patibulaire ;
Si je ne ſuis trompé ſa mort fera du bruit.

SCENE V.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

Monſieur, voici Cécile & tout ce qui s'enſuit ;
Pere, fille, ſoubrette & laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien ? Ma perruque...

MERLIN.

On ne ſauroit mieux être.

Ils entrent.

SCENE VI.

M. DE BOISLUISANT, CECILE, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Mon abord ſans doute vous ſurprend ;
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.

Le bonheur de vous voir, dont j'ai l'ame ravie ;
Eſt pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie :
Avant que de mourir je bornois mon eſpoir
Au ſenſible plaiſir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime & que je vous embraſſe.

ORONTE.

Monſieur, avec reſpect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré....

M. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'eſt jamais rencontré ?
Avant que vous fuſſiez, quelles rapides plumes
Enfantoient tous les ans juſqu'à ſeize volumes ?
Au moindre événement qui fait un peu de bruit,
Votre fécondité va juſqu'à dix-huit.
Ah, ma fille !

ORONTE.

Eſt-ce là Madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de ſageſſe brille ?

M. DE BOISLUISANT.

Oui, Monſieur.

ORONTE.

Accordez à mon empreſſement
L'honneur de ſaluer un objet ſi charmant.

Il la ſalue & la baiſe, & dans le même temps Merlin en fait autant à Liſette.

Madame, pardonnez ſi j'ai l'ame interdite.
C'eſt un charme pour moi qu'une telle viſite :
Et du langage humain les termes impuiſſans.
ne peuvent exprimer les tranſports que je ſens.
Que je ſuis redevable à Monſieur votre pere ?

CECILE.

Votre joie à nous voir me paroît ſi ſincère,
Que je répondrois mal à cet accueil ſi doux,
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.
Quelque eſtime pour vous que mon pere ait conçue ;
Je vois avec plaiſir qu'elle vous eſt bien due ;
Et comme ſon exemple a ſur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCENE VII.

LES PRECEDENS. BONIFACE.

BONIFACE.

Qui de vous, s'il vous plait, eſt l'Auteur du Mercure ?

ORONTE.

Qui diable amene ici cette ſotte figure ?
Que voulez-vous ?

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Adieu, tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, Monfieur.

BONIFACE.

Pardonnez, fi je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque chofe ?

BONIFACE.

Oui, Monfieur.

ORONTE.

Parlez vîte
De grace.

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma vifite,
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne prendre pas un moment opportun.

ORONTE, *à M. de Boifluifant.*

Monfieur, vous voulez bien me donner la licence....

M. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE, *à Boniface.*

Qu'eft-ce ?

BONIFACE.

Un avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Hé bien,
Dites-moi ce que c'eft.

BONIFACE.

Ce que c'eft ? c'eft un bien,
Mais d'une utilité fi grande, fi féconde,
Qu'on vous en faura gré jufques dans l'autre monde.
C'eft un bien, grace au Ciel, & grace à mes efforts
Honorable aux vivans, & plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de temps, Monfieur. Que faut-il faire
Parlez.

BONIFACE.

Monfieur Bayar, dont je fuis le confrere,
M'avoit promis, Monfieur, de vous faire un récit.
Du deffein qui m'amene.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique !
On ne déferte point fon heureufe boutique :
Du matin jufqu'au foir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit, comme certains Auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de ne jamais rien faire
Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire.

Un Livre *in-folio* m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal,
Que puis-je ?

BONIFACE.

Vous ſavez qu'il faut que chacun meure ?
On le voit tous les jours; on l'éprouve à toute heure;
Et juſqu'à ce jour on n'a pu découvrir
D'infaillible moyen pour ne jamais mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire ?

M. DE BOISLUISANT.

Le ſecret feroit beau.

BONIFACE.

Non, Monſieur. Au contraire,
Je ſerois bien fâché que l'on ne mourût pas.
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, Monſieur, juſqu'ici les billets néceſſaires
Pour inviter le monde aux convois mortuaires,
Ont été ſi mal faits, qu'on ſouffroit à les voir;
Et pour le bien public, j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès, avec des ſoins extrêmes,
De petits ornemens, de deviſes, d'emblêmes.
Pour égayer la vue & ſervir d'agrémens
Aux billets deſtinés pour les enterremens.
Vous jugez bien, Monſieur, qu'embellis de la ſorte;
Ils feront plus d'honneur à la perſonne morte;
Et que les curieux, amateurs des beaux arts,
Au convoi de ſon corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivans, dont l'orgueil eſt ſi vaſte,
Qu'en eſcortant la mort ils demandent du faſte,
Tout le long d'une rue il feront trop heureux,
De traîner à leur ſuite un cortege nombreux.

CECILE.

Cet avis eſt fort beau.

ORONTE.

Mais ſur-tout fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille:
Et ſi l'année eſt bonne, & fertile en trepas;
Je crois gagner aſſez pour ne me plaindre pas.
La grace que j'eſpere, & qui m'eſt importante,
C'eſt un peu de ſecours d'une plume ſavante;
Et la vôtre aujourd'hui par ſon invention,
Met ce que bon lui ſemble en réputation.
Pour être dans le monde illuſtre à juſte titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous diſpenſez la gloire. Et ſi votre bonté
Vouloit de mes billets montrer l'utilité,

Il vaudroit mieux, Monsieur, dans le premier Mercure
Retrancher quelque fable, ou bien quelque avanture,
Et dans un long article avertir les défunts
De ne plus se servir de billets si communs :
Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire ;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une histoire ;
Le prouver par raisons, & leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, Monsieur, que rien n'est plus facile

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrétien,
Depuis plus de vingt ans Imprimeur & Libraire,
Et je tiens ma boutique auprès de Saint-Hilaire.
Vous en souviendrez-vous, Monsieur ?

ORONTE.

Assurément.

BONIFACE.

Votre temps vous est cher jusqu'au moindre moment.
Le public est lésé quand on vous importune.
Adieu ; ménagez-moi ma petite fortune :
Je ne vous parle point de mon remercîment ;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement ;

En montrant M. de Boisluisant.

Si Monsieur vous est joint de sang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

ORONTE.

Comment ?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin ;
Il va de mes billets avoir bientôt besoin :
Et j'aurois un plaisir, que je puis dire extrême,
De pouvoir pour Monsieur les imprimer moi-même,
A tel prix qu'il voudroit il auroit les meilleurs ;
Et s'il perdoit la vie il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige de plus ; lorsque vous rendrez l'ame,
De les fournir gratis pour vous & pour Madame.
Mourez quand vous voudrez, & comptez là-dessus.

SCENE VIII.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

DEs sottises d'un fat vous me voyez confus.
Victime du public, le Mercure m'expose.

A la néceſſité d'écouter toute choſe :
Mais pour nous dérober aux ſurpriſes des ſots ;
Dans mon appartement nous ſerions en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on ſe laſſe.

M. DE BOISLUISANT.

C'eſt vous incommoder.

ORONTE.

Non, c'eſt me faire grace ;
Ne la différez point. Entrez Madame.

M. DE BOISLUISANT.

Entrons.
D'un deſſein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE, *à Merlin.*

Merlin, voilà ma bourſe, & je connois ton zele.
Donne-m'en, je te prie, une preuve nouvelle.
Deux ou trois confiſeurs ſont mes proches voiſins ;
De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux baſſins.

MERLIN.

A montrer mes talens l'occaſion eſt belle,
Savoir ferrer la mule eſt un art où j'excelle.
Secrétaire bannal, je m'en vais eſſayer,
Puiſqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

M. DE BOISLUISANT.

OUi, Monſieur, c'eſt ſans fard qu'avec vous je m'explique,
Il n'eſt rien de plus propre & de plus magnifique :
Je connois quatre Ducs & plus de vingt Marquis,
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
Je n'ai vu que miroirs, que pendules, que luſtres,
Que tableaux mis au jour par des peintres illuſtres ;
Et ce qui m'a ſurpris, une collation,
Où la délicateſſe & la profuſion...

ORONTE.

Et de grace, Monſieur, un peu plus d'indulgence.
J'ai ſans doute abuſé de votre complaiſance.
Je vous en fais excuſe, & vous conjure.

M. DE BOISLUISANT.

Hé bien,
Puiſque vous le voulez, je n'en dirai plus rien.
Diſons un mot ou deux ſur une autre matiere.

Je vous ai là dedans ouvert mon ame entiere.
Vous savez le penchant qui m'entraîne vers vous,
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous.
Peut-être que contraint par l'aspect de Cécile,
Un refus à ses yeux vous sembloit difficile :
Pendant que votre aveu peut être rétracté,
Ne vous contraignez point ; parlez en liberté.
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir, mon cœur le sent pour elle.
Charmé de vos bontés, comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes souhaits ;
Et quoique mon amour ne fasse que de naître,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez,
Je vous donne ma foi que jamais.....

M. DE BOISLUISANT.

C'est assez.

Vous pouvez librement entretenir Cécile.
Pendant une heure ou deux que je vais par la ville :
J'aime mieux la laisser à vos soins obligeans,
Qu'en un hôtel garni, rempli de mille gens.
Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre :
Quand j'aurai fait mon tour, je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez, traitez-moi sans façon.

SCENE II.

LISETTE, CECILE, ORONTE,

LISETTE.

Monsieur de Boisluisant est-il dehors ?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

Bon.

à Cécile

Il est sorti, Madame : avancez.

ORONTE.

Ah, Madame !

Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme :
Je puis dans les transports dont je suis animé,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé,
Mon aimable Cécile.

CECILE.

Hé bien, mon cher Oronte ?

ORONTE.

M'aimez-vous toujours?

CECILE.

Oui, j'en fais l'aveu sans honte.

Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux inſtant ;
C'eſt d'abuſer mon pere, & de lui devoir tant.
Prévenu, comme il eſt, pour l'Auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce impoſture ?
Je crains....

LISETTE.

A cela près, hâtez le conjungo.
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'eſt-ce que votre pere après tout pourra dire ?
N'êtes vous pas ſoumiſe à tout ce qu'il deſire ?
C'eſt lui qui dans ce lieu vient de vous amener ;
A Monſieur, qu'il y trouve, il prétend vous donner ;
Loin de blâmer ſon choix, vous en êtes contente ;
Et vous topez à tout en fille obéiſſante.
Etes-vous obligée à ſavoir ſi Monſieur
Eſt Auteur véritable, ou bien façon d'Auteur ?
Vous ſoupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

CECILE.

Oronte là-deſſus ne dit point ce qu'il penſe ?

ORONTE.

Je penſois être aimé plus que je ne le ſuis,
Madame,

CECILE.

Je vous aime autant que je le puis ;
Vous n'en pouvez douter ſans me faire un outrage ;
Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

ORONTE.

Hé bien ſi vous m'aimez, n'appréhendez plus rien,
Le reſte me regarde, & j'en ſortirai bien.
Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire,
L'ineſtimable bien que m'offre votre pere ?
Falloit-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyoit ce que je ne ſuis pas ?
Et lorſqu'il ſera temps que je le déſabuſe,
N'êtez-vous pas, Madame, une aſſez belle excuſe ?
Repoſez-vous ſur moi de tout l'événement.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CECILE.

Une Dame paroît, dont j'admire la mine :
Elle a grand air.

SCENE III.

CLAIRE, ORONTE, CECILE, LISETTE, ORONTE.

C'Eſt vous, ma charmante couſine ?
A quand la nôce ?

CLAIRE.

A quand ? tout est rompu.

ORONTE.

Comment ?

CLAIRE.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant ?

ORONTE.

Parlez - moi sans énigme ; êtes vous mariée ?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je, on m'a répudiée,
Je viens en avertir mon cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint Germain, pour quelques jours peut-être,
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon;
J'aurai le même zele, ayant le même nom;
Et cette Dame enfin, que j'estime & respecte,
Ne doit ni vous gêner, ni vous être suspecte :
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en suis sûr.

CLAIRE.

Mon cousin, je n'ai point de secret,
On m'avoit accordée à Monsieur de la Motte :
Il en est de moins fous que je crois qu'on garrote.
Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond,
Ne s'habilie jamais comme les autres font;
Et pour tout dire enfin, il semble qu'il se pique
D'être dans son espece un animal unique.
Mais comme il est fort riche, & que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi sans que j'en susse rien.
La semaine passée, avec une compagne,
Je fus voir au Plessis sa maison de Campagne :
Je fis pour l'obliger cette débauche-là,
Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.
Comme jeudi dernier j'étois un peu malade,
Seul mon bourru d'amant fut à la promenade;
Je ne sai si c'est là qu'on m'a volé son cœur ;
Mais quand il en revint, je le trouvai rêveur.
Le soir en confidence il me dit que son âge
N'étoit plus guere propre au joug du mariage ;
Qu'il avoit cinquante ans, & qu'avec un vieillard
L'hymen de ses plaisirs me feroit peu de part.
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture;
Et pour le mépriser comme il me méprisoit,
J'acceptai sur le champ ce qu'il me proposoit :
Voilà ce que je sais, sans en savoir la cause.

CECILE.

Perdre un pareil amant, c'eſt perdre peu de choſe.

LISETTE.

Belle, bien faite, & ſans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'eſt pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous ? A vingt la reſſource eſt plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un préſent, qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puiſqu'il rompt ſans ſujet, je n'en ſuis pas d'avis.
Et de combien eſt-il ?

CLAIRE.

De deux mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés ?

CLAIRE.

A moi-même en perſonne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis eſt celui que l'on donne.
Il ſont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je crois monter, je l'ai laiſſé là bas.
Je l'entends.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre ?

CLAIRE.

Je ne ſai.

SCENE IV.

LES PRE'CE'DENS. M. DE LAMOTE.

ORONTE.

Serviteur, Monſieur.

M. DE LAMOTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'eſt un plaiſir bien doux.

M. DE LAMOTE.

D'où vient ?

ORONTE.

Mademoiſelle eſt ma couſine.

M. DE LAMOTE.

A vous ?
Tout de bon ?

ORONTE.

Oui, Monſieur.

M. DE LAMOTE.

J'en ſuis vraiment bien aiſe

ORONTE.

Et moi, je suis ravi, Monsieur, qu'elle vous plaise.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen si beau ?

M. DE LAMOTE.

Bon ! la paille est rompue, & tout est à vau l'eau.
Vous le savez fort bien, fin matois que vous êtes.

ORONTE.

Vous, Monsieur, savez-vous quelle faute vous faites ?

M. DE LAMOTE.

Et oui : par cet hymen je m'étois figuré
que j'aurois des enfans qui m'en sauroient bon gré :
J'entends, par des raisons que moi-même je forge,
Que ma postérité se plaint que je l'égorge ;
Et frappé quelquefois par de tristes accens,
Je pense massacrer de petits innocens.
Mais tout dût-il créver, que tout creve n'importe ;
La raison opposée est toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter.
Monsieur ?

CECILE.

Mademoiselle est-elle à rebuter ?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine ?

M. DE LAMOTE.

Je n'ai rien à répondre, & c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous ?

CECILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyez jaloux ?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parois-je plus belle ?

M. DE LAMOTTE.

Ce n'est point tout cela, ma chere Demoiselle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens ?

CECILE.

Vous a-t-on déguisé sa naissance & ses biens ?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ?

M. DE LAMOTE.

Non, vous êtes en tout bien conditionnée ;
Belle, sage, fidelle ; & malgré tout cela,
Il plaît à mon destin que je vous plante-là.
Laissez-moi, pour raison, m'excuser sur mon âge,
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, Monsieur, dites tout, ne soyez point contraint ;
Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

ORONTE.

Elle a raiſon : parlez que voulez-vous qu'on penſe !

M. DE LAMOTE.

Mais je vais l'offenſer ſi je romps le ſilence.
Pour n'en pas venir-là je fais ce que je puis
Rendez-moi ſeulement mes deux mille louis,
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela, c'eſt un autre chapitre.
Je les prétends à moi par un aſſez bon titre;
En m'en faiſant un don, vous en fites mon bien.
Mais vuidons l'autre affaire, & ne confondons rien.
Duſſiez vous m'offenſer expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.
Je ſaurai de Monſieur quel affront il redoute:
Il ne ſortira point qu'il ne m'ait convaincu...

M. DE LAMOTE.

Puiſqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent.

ORONTE.

Supprimez ces diſcours téméraires.

M. DE LAMOTE.

Mon prétendu couſin, chacun fait ſes affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur.

CECILE.

C'eſt à tort.
Mademoiſelle eſt ſage, a de l'honneur.

M. DE LAMOTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manieres, ſon air, ſa pudeur naturelle,
Ce ſont des cautions qui vous répondent d'elle.

M. DE LAMOTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas;
C'eſt, je crois, dire aſſez qu'elle n'en manque pas.
De quelque autre que moi qu'elle ſoit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis ſa tête:
Mais tout ce que j'entends, & tout ce que je vois;
Pour m'appeller cocu ſemble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, ſans aucune incartade,
Et traitez moi de fou ſi j'ai l'eſprit malade.
Ce fut jeudi dernier, que l'enfer en courroux
Du plaiſir que j'aurois ſi j'étois votre époux.
Déchaina contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché ſans deſſein & ſans choix;

Je fus me promener vers des bornes de pierre
Qui d'un jaloux voiſin ont ſéparé ma terre,
Pour rêver à mon aiſe au moment bienheureux
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes vœux.
A peine étois-je aſſis ſur une de ces bornes,
Que deux gros limaçons me préſentent les cornes :
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer ;
Et de leur inſolence ayant pris quelque ombrage ;
Je me levai ſur l'heure, & les tuai de rage,
Etant perſuadé qu'à moins d'un prompt trépas,
Les affronts à l'honneur ne ſe réparent pas.
Je venois en héros de venger mon injure,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Un miſérable oiſeau penſa me rendre fou,
A force de crier coucou, coucou, coucou.
Enragé contre lui, mon fuſil ſur l'épaule,
J'entre dans la forêt, & je cherche le drôle,
Fortement réſolu, pour venger mes ſoupçons,
De lui faire éprouver le ſort des limaçons.
Mais, zeſte. Le coquin de branchage en branchage,
De ſon maudit coucou redouble le ramage,
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui ſervirent d'appas pour le faire chanter.
Limaçons, & coucou, mon âge & votre ſexe,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe,
Lorſque dans mon chemin, & preſque ſous mes pas,
Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas ;
Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
Qui ſembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête.
Vous en aurez menti, malheureux animaux,
Je rendrai malgré vous tous ces préſages faux,
M'écriai-je ; & ſoudain je gagnai ma chaumiere,
Sans vouloir regarder ni devant ni derriere.
Ainſi vous avez beau menacer ou prier ;
Qui diable après cela voudroit ſe marier ?

ORONTE.

Eh ! Monſieur, donnez-nous des raiſons plus honnêtes,
Ma couſine eſt croyable un peu plus que vos bêtes :
Et c'eſt de ſa vertu faire trop peu de cas,
Que de les vouloir croire, & ne la croire pas.
Je ſuis las de ſouffrir un ſi cruel outrage.

M. DE LAMOTE.

Je vous ai déja dit que je la crois fort ſage ;
Mais ſi l'aſtre s'en mêle & veut me voir cocu,
Penſez-vous que par elle il puiſſe être vaincu ?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence,
Deviendra contre moi fidele à l'influence ;
Et moins par ſon penchant que pour remplir mon ſort,

Je

Je me verrai cocu ſans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur ſauver Mademoiſelle ;
Elle me touche aſſez pour ne vouloir point d'elle :
S'il faut être cocu, c'eſt par un autre choix
Que je veux reſſembler à tous ceux que je vois :
Pour l'honneur de mon front, & de votre mérite,
Rendez moi mon argent, & ſortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puiſque par ces raiſons Monſieur eſt convaincu
Qu'on lui rendra juſtice en le faiſant cocu,
La rupture qu'il cherche eſt une preuve inſigne
Que de remplir ſon tort il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'eſprit de lui manquer de foi.
Finiſſez. Quel argent lui devez-vous ?

CLAIRE.

Qui, moi ?
Rien du tout.

M. DE LAMOTE.

En trois mots, c'eſt me payer ma ſomme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous ? parlez en honnête-homme.
Que vous dois-je ?

M. DE LAMOTE.

L'argent que vous me retenez.
Les deux mille louis que je vous ai donnés.

CLAIRE.

A moi, Monſieur ?

M. DE LAMOTE.

A vous, pourquoi tant de grimaces ?

CLAIRE.

Lorſque je les reçus, je vous en rendis graces ;
Mais les ayant donnés, ils ne ſont plus à vous.

M. DE LAMOTE.

Je me flattois alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE

Si vous ne l'êtes pas, Monſieur, eſt-ce ma faute ?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits,
Me ſont trop précieux pour les rendre jamais.

CECILE.

Ce refus obligeant que fait Mademoiſelle,
Marque, pour un volage une bonté nouvelle :
Retenir vos préſens, c'eſt vous aimer encore.

M. DE LAMOTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or ;
Quand je fis ce préſent elle m'étoit acquiſe ;
Je n'ai fait avec elle aucune autre ſottiſe :
Demandez-lui plutôt ſi jamais.....

ORONTE.

Ecoutez,

(Auſſi-bien ſuis-je ſûr que vous en doutez)
C'eſt par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre,
Et ſi vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre ;
Epouſez ma couſine, ou ne prétendez pas....

M. DE LAMOTE.

Quand je ſerai cocu qu'il ſera bien plus gras ?
Sachez, petit couſin, qui par votre menace
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race,
Que malgré mon étoile & malgré vos leçons,
Je veux faire mentir cerf, coucou, limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peſte.
Licidas à l'inſtant va décider du reſte :
Nos communs intérêts ſont remis en ſa main ;
N'eſt-il pas ici ?

ORONTE.

Non, il eſt à Saint-Germain.

M. DE LAMOTE.

Pour long-temps ?

ORONTE.

On ne ſait.

M. DE LAMOTE.

Attendons qu'il revienne :
Il entendra plaider votre cauſe & la mienne.
De mes prétentions quel que ſoit le ſuccès,
Ne me pas marier c'eſt gagner mon procès.
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître,
Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas être !
Tant ils ſont aſſurés de trouver au logis.
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis.
Serviteur.

SCENE V.

CECILE, ORONTE, CLAIRE, LISETTE.

CECILE.

Quel amant, pour une belle amante.

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi qui ne ſuis que ſervante :
Ou ſi j'étois réduite à cette extrêmité,
Je crois que ſon coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Conſolez-vous couſine, il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon deſtin, puiſque je ſai le vôtre.
Je vous prie à mon tour de ma nôce.

CLAIRE.

Comment !

ORONTE.

Nous ſommes mieux unis que vous & votre amant.
Ma maîtreſſe, ni moi, nous ne voulons pas rompre.

Mais j'apperçois quelqu'un qui nous vient interrompre.
Passez dans l'autre chambre où bientôt je vous suis.

SCENE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL.

Monsieur, je suis perdu si je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'est-ce, Monsieur, parlez, quel sujet vous oblige.....

DU MESNIL.

Si je n'ai votre appui, je suis perdu, vous dis-je.

ORONTE.

Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux ?

DU MESNIL.

Il n'est point sous le Ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous sur les bras quelque méchante affaire ?
Etes-vous assassin, empoisonneur, faussaire ?
Etes-vous poursuivi des archers ?

DU MESNIL.

Moi, Monsieur !
Ai-je l'air d'un faussaire, ou d'un empoisonneur ?

ORONTE.

Vous a-t-on dérobé quelque somme un peu forte ?

DU MESNIL.

Non, Monsieur.

ORONTE.

N'est-ce point que votre femme est morte ?

DU MESNIL.

Et si c'étoit cela, serois-je malheureux ?

ORONTE.

Dites donc quel obstacle est contraire à vos vœux.
J'écoute, mais sur-tout point de longues harangues.

DU MESNIL.

Force gens à Paris enseignent quelques langues.
Celui-là l'Espagnol, celui-ci le Latin ;
Et sans autre secours, il subsistent enfin.
J'en connois deux ou trois tellement à leur aise,
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en chaise :
Et cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter ;
Je pris dans un fauxbourg une maison fort grande,
Et mis un écriteau pour la langue Normande ;
M'offrant de l'enseigner avec affection,
A qui voudroit l'apprendre en sa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint personne.

ORONTE.

Quoi ! pas un écolier ?

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne,
Un ſuccès plus heureux devoit ſuivre vos ſoins.
Le ſecond mois, ſans doute alla bien ?

DU MESNIL.

Encore moins.
Pour me manifeſter, tant aux pauvres qu'aux riches,
Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches :
Et par tous les endroits où j'étois affiché
Je voyois en paſſant force monde attaché :
J'en conçus de la joie ; & la choſe étant ſue,
Je me tins aſſuré d'en voir bonne iſſue,
Et crus que ma maiſon créveroit d'écoliers ;
Mais le troiſieme mois eut le ſort des premiers ;
Pas une ame ne vint. Je diſois en moi-même,
En ſongeant quelquefois à mon malheur extrême ;
Tous les gens de Commerce ont affaire à Rouen,
A Bayeux, à Falaiſe, à Dieppe, au Havre, à Caen ;
Peu de gens ont affaire à Florence, à Véniſe,
Et c'eſt par conſéquent une grande ſottiſe
D'ignorer le Normand & de ſavoir ſi bien
L'extravagant jargon qu'on nomme Italien.
L'un eſt infructueux & l'autre fort utile.
Comme on a vers l'eſpoir une pente facile,
Je me flattois alors, & même avec excès,
Qu'à la fin mon deſſein auroit un grand ſuccès.
Je faiſois afficher de nouveau : mais ma peine
Pendant quatorze mois a toujours été vaine ;
Et quoi que cette langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier.
Le croiriez-vous ?

ORONTE.

Moi ; non ; cela n'eſt pas croyable.

DU MESLIN.

Rien n'eſt plus vrai pourtant, ou je me donne au diable ;
Pas un ſeul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il eſt vrai qu'en France on fait peu de bons chois.

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en ſemblable occurrence,
Monſieur ?

DU MESNIL.

Réprimander la nobleſſe de France,
Qui parle Italien, Eſpagnol, Allemand,
Et qui ne peut parler le langage Normand ;
Qui ſait parfaitement deux ou trois langues mortes ;
Et qui n'en ſait pas une uſitée à ſes portes ;
Qui ſans avoir deſſein d'aller jamais fort loin,

Des pays étrangers apprend le baragouin ;
Et qui par une erreur que le bon ſens condamne ;
Aime mieux *Signor ſi*, que *voire ou Dieu me damne*.
Vous voyez cependant quelle comparaiſon ?

ORONTE.

Il eſt vrai, je vois bien que vous avez raiſon.
Mais comme à ce deſſein la fortune s'oppoſe,
Je vous conſeillerois de tenter autre choſe ;
Quand on veut ſe tirer d'un fâcheux embarras,
Il eſt bon qu'avec elle on ne s'obſtine pas.
Croyez-moi ; faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

Non, Monſieur, tôt ou tard on me rendra juſtice,
De quoi que l'on ſe mêle, dans un même quartier,
Quarante quelquefois ſont d'un pareil métier,
Et par cette raiſon que je crois pertinente,
Ce qu'un ſeul gagneroit ſe partage à quarante :
Mais par l'heureux effet de mon invention,
Je ſuis ſeul à Paris de ma profeſſion.
Publiez mes talens dans le premier Mercure.
Si le Roi par haſard en faiſoit la lecture,
Bienfaiſant comme il eſt par inclination,
Doutez-vous que bientôt je n'euſſe penſion ?
Comme de mes pareils la nature eſt avare,
On a quelques égards pour un homme ſi rare.

ORONTE.

Pour rare, il eſt certain : on ne peut l'être plus.

DU MESNIL.

Me louer devant moi c'eſt me rendre confus :
Je ſuis déconcerté d'une louange en face ;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu, le mois prochain parlez ſi bien de moi,
Que de voir mon viſage il prenne envie au Roi.
C'eſt la grace qu'eſpere & que vous recommande ;
Du Meſnil profeſſeur de la langue Normande.

ORONTE.

Juſte Ciel ! que ces foux qui fatiguent mes yeux,
Volent à mon amour des momens précieux !

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

Demeurez, mon couſin, vous avez compagnie ;
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi qui ſuis ravi d'accompagner vos pas,
De votre ſentiment je ne vous quitte pas :
Vous avez à loiſir parcouru ma maîtreſſe,
Et vous jugez de tout avec délicateſſe :
Comment la trouvez-vous ? Ai-je fait un bon choix.

CLAIRE.

Elle eſt belle, à mes yeux, juſques au bout des doigts.
Son teint, ſon air, ſa taille, en un mot tout m'enchante,
Et de la tête aux pieds, elle eſt toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh ! Comment feriez-vous pour ne la pas aimer ?
Un homme qui paroît m'empêche de pourſuivre :
Adieu. Je vous défends de ſonger à me ſuivre,
Un pas que vous feriez me mettroit en courroux.

SCENE II.

ORONTE, DU PONT.

DU PONT.

Que n'ai-je le bonheur d'être connu de vous,
Monſieur ! vous n'auriez pas attendu ma priere
Pour célébrer mon nom & le mettre en lumiere.

ORONTE.

Le mérite me charme ; & pour le publier
Je n'entends point, Monſieur, qu'on m'en vienne prier.
C'eſt de tous les plaiſirs le plus grand que je goûte.

DU PONT.

Publiez donc le mien. Je guéris de la Goute.

ORONTE.

De la Goute ! ah Monſieur, l'admirable ſecret !
Eſt-il ſûr ?

DU PONT.

En ſix mois j'en ai guéri dix-ſept.

ORONTE.

Que vous allez jouir d'une haute fortune !
Ce ne ſont pas des gueux que ce mal importune.
Je ſais un Prince, un Duc, un Comte & deux Marquis,
Qui donneroient beaucoup pour en être guéris.
A quoi mon cher Monſieur, puis-je vous être utile ?

DU PONT.

A répandre mon nom à la Cour, à la Ville.
Faute d'être connu, je perds des millions.
Publiez qui je ſuis. Publiez....

ORONTE.

Publions,
J'y conſens. Mais, Monſieur, la moindre de vos cures,
Doit faire plus de bruit que cinquante Mercures ;
Et tant d'hommes guéris parlent ſi haut pour vous....

DU PONT.

Si j'étois plus heureux ils en parleroient tous ;
Il est vrai. Mais, Monsieur, quelque soin que je prenne ;
Un destin envieux empoisonne ma peine.
Tous ceux que je guéris la mort les prend.

ORONTE.

Tant pis.

DU PONT.

Ce n'est pas, grace au Ciel, qu'ils ne soient bien guéris.
Mais lorsque en bon état j'ai mis une personne,
Je ne puis empêcher que le Ciel n'en ordonne.
Quand il lui plaît qu'on meure il faut que cela soit.
J'en ai vu de mes yeux la preuve sur dix-sept ;
Ils se portoient fort bien quand ils sont morts.

ORONTE.

Je jure
Que j'aurai du plaisir à vous mettre au Mercure.
Un homme comme vous est assez singulier,
Pour ne pas avoir peur qu'on le puisse oublier.
Votre gloire ira loin, je n'en fais aucun doute.

DU PONT.

Puissiez-vous quelque jour avoir gravelle ou goute ;
Vous seriez par mes soins, mon zele & mes travaux,
En quatre jours, au plus, guéri de tous vos maux.

ORONTE.

Je le crois.

DU PONT.

Trouvez bon, en faisant mon éloge,
Pour l'intérêt public d'enseigner où je loge :
Je vous laisse un billet qui vous en instruira,
Et le corps des gouteux vous en remercîra.

ORONTE, *seul.*

Jamais profession ne fut plus fatigante.
J'y renonce.

SCENE III.

Mad. DE CALVILLE, ORONTE.

Mad. DE CALVILLE, *en deuil.*

Monsieur, je suis votre servante.
Je vous suis inconnue, & redevable.

ORONTE.

A moi,
Madame ?

Mad. DE CALVILLE.

Oui, Monsieur, à vous même.

ORONTE.

Et de quoi ?

En quelle occaſion la fortune propice
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre ſervice ?

Mad. DE CALVILLE.

En trois occaſions, où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes maris.
En liſant ces endroits, j'eus un plaiſir extrême.
Et comme je fis hier enterrer le quatrieme,
J'offre cette matiere à votre heureux talent,
Pour en faire un article au Mercure Galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidele.

ORONTE.

Pour un mari défunt c'eſt montrer bien du zele.
Je ne m'étonne pas, après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre poſſeſſion.
A votre âge, Madame, être quatre fois veuve,
C'eſt de votre mérite une aſſez grande preuve.
Sur un ſi bel emploi on ſe doit écrier.

Mad. DE CALVILLE.

On me parle déja de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de ſi fortes chaînes,
Que je n'y veux penſer de plus de trois ſemaines.
Il verra ſi pour lui mes feux étoient conſtans.

ORONTE.

Quoi ! vous vous réſoudrez à pâtir ſi long-temps,
Madame ? Je vous plains : cet effort eſt pénible.

Mad. DE CALVILLE.

J'aimois feu mon mari, l'amour rend tout poſſible.

ORONTE.

Qui croiroit qu'une Dame auſſi jeune que vous,
Eût eu le déplaiſir de perdre quatre époux ?
Comment ont fait vos yeux pour conſerver leurs charmes,
Après s'être occupés à verſer tant de larmes ?
Voir mourir ce qu'on aime eſt un ſort ſi fatal....

Mad. DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en eſt point d'égal.
Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve,
J'avouerai, cependant, moi qui ſuis ſouvent veuve,
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je ſai bien au ſurplus ce qu'il faut que je faſſe :
J'ai pleuré le défunt avec aſſez de grace :
Pendant qu'il ſe mouroit, fidele à mon devoir,
J'apprenois à pleurer devant un grand miroir.
Pour pleurer un mari d'une maniere honnête,
Il faut négligemment ſavoir pencher la tête ;
Avoir le gorge nue, & laiſſer à deſſein
Couler par-ci, par-là, des larmes ſur ſon ſein ;
Eviter les hauts cris que la canaille jette ;
Avoir un air ſtupide, une douleur muette ;

Regarder

Regarder son malheur avec tranquillité ;
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité :
Mais si quelque bourgeoise, ou simple demoiselle,
Osoit pleurer de même, on se moqueroit d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommoit-on?

Mad. DE CALVILLE.

Le Comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer sa mort du plus sublime style ;
Vous serez au Mercure avec distinction..

Mad. DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction.
Comme une tourterelle à tout moment je pleure.
Si je me remarie, & que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre & n'y manquerai pas.

ORONTE, *seul.*

Que l'Auteur du Mercure a de foux sur les bras ;
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cécile....
Ciel ! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCENE IV.

ORIANE, ORONTE, ELISE.

ORIANE.

Monsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, Madame? en tout ce que vous faites,
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes.
On découvre d'abord un mérite si grand....

ELISE.

Nous savons bien, Monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres.
Que d'éloges charmans cousus les uns aux autres !
Vous louez avec grace, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets sont aisés à louer :
Vos manieres, votre air....

ORIANE.

Brisons-là, je vous prie.
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossiere erreur
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Si-tôt qu'un mois commence on m'apporte un Mercure,
C'est mon plaisir d'élite & ma chere lecture :

Et depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplu,
C'eſt qu'il eſt trop petit, & qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmans que l'on vous ait vu faire,
C'en eſt un, où j'ai vu le grand art de ſe taire;
Art qui pour notre ſexe eſt plein d'utilité,
Et dont ma ſœur & moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos ames
D'un défaut qui par-tout déshonore les femmes;
Et nous faiſons un vœu qui ſans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorſqu'il le faudra.
N'eſt-il pas juſte auſſi que des femmes ſe taiſent;
Leurs diſcours éternels fatiguent & déplaiſent:
Tout ce qui leur échappe eſt de ſi peu de poids,
Qu'un ſilence modeſte eſt plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour, de quoi parleroient-elles?
Je ſeche de chagrin lorſque j'entends cela.

ELISE.

Et qui pourroit tenir à ces ſottiſes-là?
Eſt-ce un ſi grand effort qu'être femme & ſe taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encore pu le faire?
(Car ma ſœur, franchement, nous pourrions avouer,
N'étoit qu'il eſt honteux de vouloir ſe louer,
Que l'on ne voit que nous ſe faire violence,
Et trouver du plaiſir à garder le ſilence.)
Mais je ne comprends point par quelle injuſte loi
Vous prétendez, ma ſœur, vous mieux taire que moi.
Depuis ſix mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait pour réuſſir tout ce que j'ai pu faire;
Et dans ce grand deſſein, je vous ſuis d'aſſez près,
Pour devoir me flatter d'un ſemblable progrès:
Je conſens, comme vous, que Monſieur en décide.

ORONTE.

Moi! Meſdames?

ORIANE.

Monſieur, ſoyez juge rigide.
Ma ſœur, me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu:
Que vous avez ſur vous un merveilleux empire,
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire;
Que le don de vous taire eſt l'effet de vos ſoins;
Mais avouez auſſi que je parle encor moins;
Si ce n'eſt par devoir, que ce ſoit par tendreſſe.

ELISE.

Sur tout autre ſujet vous ſeriez la maîtreſſe,
Ma ſœur; mais ſur cela ne me demandez rien,
Je donnerois pour vous tout mon ſang, tout mon bien;
Mais je ne puis celer que la gloire m'eſt chere:
Eh! quelle gloire encor? être fille & ſe taire!

Souffrez-moi votre égale, & par cette équité....

ORIANE.

Non, ma sœur, je ne puis souffrir d'égalité.
Je parle moins que vous ; j'en suis sûre.

ELISE.

Au contraire ;
Si vous en jugez bien, vous savez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.

ELISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en saviez.

ORIANE.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres ;
Prions-le d'écouter mes raisons & les vôtres.
Nous verrons sur le champ notre doute éclairci.

ELISE.

J'en conjure Monsieur.

ORIANE.

Je l'en conjure aussi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du desir de vous plaire :
Mais comment en parlant montrer qu'on sait se taire ?

ORIANE.

Ecoutez mes raisons, & j'espere....

ELISE.

Ma sœur.
Qui parle la premiere a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous sur la même matiere ?

ORIANE.

L'une de nous ma sœur, parlera la premiere ;
Et par mon droit d'aînesse il me semble devoir....

ELISE.

La qualité d'aînée est ici sans pouvoir.

* ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette ;
Une aînée en tous lieux parle avant sa cadette.

ELISE.

Je sai bien qu'en tous lieux, & qu'en toute saison,
C'est un droit de l'aînée alors qu'elle a raison :
Mais si j'ai raison, moi, qu'ai-je à faire de l'âge ?

ORIANE.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage :
Que l'âge & la raison sont pour moi contre vous ;
Et que votre sottise excite mon courroux.
Vous croyez que par-tout votre mérite brille....

ELISE.

Ah ! que par le babil vous êtes encore fille,
Ma sœur ! & que cet art que vous citez toujours.

* *Elles parlent toutes deux le plus vîte qu'il leur est possible.*

A votre pétulance offre un foible fecours.
Vous me traitez de fotte, & par ce que vous faites,
Je vois qu'au lieu de moi, c'eft vous même qui l'êtes;
Et cependant, ma fœur, quoique vous la foyez,
Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez.
Je fais dans quel refpect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux eft aifée à connoître.
Vous avez quelque efprit, quelque rayon de feu,
Mais pour du jugement vous en avez fi peu,
Qu'en voulant faire voir que vous voulez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ELISE.

Monfieur en eft le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas preffer.

ELISE.

Pour comble de bonté, faites-moi grace entiere;
Permettez qu'à Monfieur je parle la premiere.

ORIANE.

Vous, me faire l'affront de parler avant moi?
Vous ne le ferez point & j'en jure ma foi.

ELISE.

Ni vous auffi, ma fœur, & j'en jure la mienne.
Je vous interromprai, fans que rien me retienne.

ORONTE, *à Oriane.*

Madame...

ORIANE.

Non, Monfieur, je veux le premier pas.

ORONTE, *à Elife.*

Madame...

ELISE.

Non, Monfieur, je n'en démordrai pas.

ORONTE, *à Oriane.*

Si vous...

ORIANE.

Je céderois à cette audacieufe!

ORONTE, *à Elife.*

Croyez....

ELISE.

J'obéirois à cette impérieufe!

ORONTE, *à Oriane.*

Montrez-vous fon aînée, & confidérez bien....

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE, *à Elife.*

Montrez-vous fa cadette, & cherchez une voie....

ELISE.

A la contrequarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi.
Que sai-je qui de deux parle le moins ?

Toutes deux ensemble.

C'est moi.

ORIANE.

Et par bonnes raisons je m'en vais vous l'apprendre.

ELISE.

* Et pour en être instruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la premiere ai formé le dessein.

ELISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain,

ORIANE.

De captiver ma langue & d'être distinguée.

ELISE.

Que du moindre discours j'ai l'ame fatiguée.

ORIANE.

Pour peu qu'on me { fréquente on admire
ELISE.
regarde, on devine } cela.

ORONTE.

Vous taisez-vous souvent de cette façon-là ?
Tout franc, je ne vois goute en toutes vos manieres.

ORIANE.

Je ne vous croyois pas de si courtes
ELISE.
C'est pour un grand génie avoir peu de } lumieres.

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du
ELISE.
Vous ne deviez pas craindre en me donnant le } prix.

ORIANE.

Je ne sai que vous seul qui peut s'
ELISE
Que l'on vous soupçonnât de vous } être mépris.

Toutes deux.

Adieu, Monsieur.

SCENE V.

ORONTE, *seul.*

Ma foi, voilà deux sœurs bien folles !
Quel rapide torrent d'inutiles paroles
Pour me persuader qu'elles ne parlent point !
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point ?

* *A peine donne-t-elle le temps d'achever à l'autre.*

Et peut-on faire voir par un trait plus ſenſible,
Qu'être fille & ſe taire eſt choſe incompatible ?
A force de babil, elles m'ont enivré :
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré,
Holà, Merlin !

SCENE VI.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monſieur.

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grace
Pendant quelques momens occupe ici ma place.
Ma Cecile m'appelle auprès de ſes appas.
Si l'on me vient chercher, dis que je n'y ſuis pas.

MERLIN, *ſeul.*

Je me paſſerois bien d'une pareille aubade ;
Mais que veut ce Soldat ?

SCENE VII.

LA RISSOLLE, MERLIN.

LA RISSOLLE.

Bon jour, mon Camarade,
J'entre ſans dire gare, & cherche à m'informer
Où demeure un Monſieur que je ne puis nommer.
Eſt-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme eſt-ce ?

LA RISSOLLE.

Un bon vivant alégre,
Qui n'eſt grand ni petit, noir, ni blanc, gras, ni maigre
J'ai ſu de ſon Libraire, où ſouvent je le vois,
Qu'il fait jetter en moule un Livre tous les mois,
C'eſt un vrai Juif errant, qui jamais ne repoſe.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plait ; voulez-vous quelque choſe
L'homme que vous cherchez eſt mon maître.

LA RISSOLLE.

Eſt-il là

MERLIN.

Non.

LA RISSOLLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà ;
L'un vaut l'autre. Je tiens un regiſtre fidele,
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
Fable, Hiſtoire, Aventure, enfin quoi que ce ſoit
Par ordre alphabétique eſt mis en ſon endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure ;
J'y ferois que je crois une bonne figure.
Tout à l'heure en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action ;
Si le Roi le ſavoit j'en aurois de quoi vivre.
La guerre eſt un métier que je ſuis las de ſuivre.
Mon Capitaine, inſtruit du courage que j'ai,
Ne ſauroit ſe réſoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience......

LA RISSOLE.

Mordié, je ne ſaurois avoir ma ſubſiſtance.

MERLIN.

Il eſt vrai; le pauvre homme ! il fait compaſſion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous ſaurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave ſur la mer autant que ſur la terre :
J'étois ſur un vaiſſeau, quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à ſa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon, qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les Hollandois ſouffrirent bien des mals !
On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, Vice-Amiraux, c'eſt l'ordre.

LA RISSOLE.

Les Vice-Amiraux donc, ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux :
Nous gagnâmes ſur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals, & navals, c'eſt la regle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois réduits à du biſcuit de ſeigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaiſſeaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux, c'eſt le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela, nous fumes à Palerme.

Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux :
Les huit jours qu'on y fut, furent huit carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals & carnavals.

LA RISSOLE.

Oh ! dame,
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffoner l'ame,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux ;
Vouloir parler ainsi c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh ! mordié ; comment donc voulez-vous que je dise ?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals, & des Vice-Amirals ;
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre ?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaut,
Qui souffle tout ensemble & le froid & le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *Aux :*
On dit c'est mon *égal*, & ce sont mes *égaux*.
Par conséquent on voit par cette regle seule....

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous ?

LA RISSOLE.

Oui palsandié moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout,
Lorsqu'on veut me railler je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place ?
Toi ? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié je me bats l'œil du Mercure & de toi :
Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être ;
Plus de mille Soldats en auroient acheté,
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été ;
C'étoit argent comptant, j'en avois leur parole.
Adieu Pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole ;
Ces bras te deviendront ou fatals ou fataux.

MERLIN.

Adieu, Guerrier fameux, par tes combats navaux.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

JE viens te relever : Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre ? N'est-il venu personne ?

MERLIN.

Un Soldat, dont j'ai su les exploits éclatans :
Un brave homme.

SCENE II.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Pardon, si j'ai mis si long-temps,
Mon cher Monsieur. Hé bien, vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cécile ?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés,
Ce sont vos seuls desirs qui font ses volontés.

M. DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.

Merlin sort.

J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille :
Mon devoir le vouloit, je m'en suis acquitté,
Vous avez du mérite & de la qualité.
On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être,
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être,
Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main,
Peuvent contribuer à vous la rendre chere,
Je serai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE.

Ah ! Monsieur, quels devoirs m'acquitteront jamais....

SCENE III.

M. DE BOISLUISANT, CECILE, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Ma fille, vos desirs seront-ils satisfaits
Si demain de Monsieur vous devenez la femme ?
Avez-vous du penchant à l'aimer ?

ORONTE.

Quoi ! Madame,
Vous ne répondez rien ? Que dois-je croire, hélas ?

CECILE.

Si je vous haïssois, je ne me tairois pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

LISETTE, *à Cecile.*

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Lisette,
Madame ? il me souvient qu'autrefois vous disiez,
Quand on vous mariroit que vous me maririez :
Vous allez devenir Madame le Mercure,
Pendant que je serai Lisette toute pure.
Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CECILE.

Eh quoi ! te lasses-tu d'accompagner mes pas.

LISETTE.

Non, je suis tout à vous, & mon sort tient au vôtre
Mais je voudrois, Madame, être encor à quelqu'autre
Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos ;
Et quoiqu'on soit suivante, on est de chair & d'os.
Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche
Et si Merlin penchoit du côté que je penche...

MERLIN.

Tu me parois jolie, à parler tout de bon.
Mais....

LISETTE.

Quoi, mais ?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon...

LISETTE

Je ne sai si mon air est fripon ou modeste,
Mais jusqu'à ce moment je te réponds du reste.

M. DE BOISLUISANT.

Pour leur tendre la main dans un pas si glissant,
Je donne cent louis.

CECILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent.

MERLIN.

Trois cents louis ! Meſſieurs, je l'épouſe au plus vîte.
Tu m'aimes ?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

Serviteur : Vous voyez un Marquis diſtingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué ;
Du Mercure Galant adorateur fidele,
J'ai fait un air nouveau ſur la ſaiſon nouvelle ;
Ah ! Je croyois parler à Monſieur Licidas.
Eſt-il là ?

ORONTE.

Non, Monſieur, mais il n'importe pas :
Je tiens ici ſa place, & ſais la tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois de mes airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit dont chacun s'apperçoit ;
A parler entre nous, c'eſt à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en eſt la ſeule cauſe.

ORONTE.

Je crois vos airs fort beaux, mais il faut autre choſe ;
Qui ne veut que des airs achete un opéra.

LE MARQUIS.

Parbleu je vais gager tout ce que l'on voudra,
Que dans tout Phaëton, quelque bruit qu'on en faſſe,
On ne verra point d'air que celui-ci n'efface.
Vous vous y connoiſſez ; & cela me ſuffit.
D'ailleurs ce que je dis ne s'eſt point encor dit.
La route que je tiens eſt fraîchement tracée ;
Tout y ſera nouveau juſques à la penſée ;
Et comme c'eſt un air à demi goguenard,
Je l'ai pris ſur un ton entre doux & hagard.
Je voudrois qu'en cet art Madame fut congrue,
Il feroit mal aiſé qu'elle n'eût l'ame émue.

CECILE.

Pour tous les airs nouveaux j'ai de la paſſion ;

Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.

Il prélude & dit ensuite ce vers.

Les paroles & l'air n'ont coûté qu'une veille.

Il chante.

Tant que l'hyver a duré
Margot m'a fait la grimace ;
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le sien tout de glace :
Mais le printems de retour
Elle doit changer de note,
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'amour.

Comment le trouvez-vous ?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'Univers peu d'égaux en musique.
Outre qu'avec plaisir les tons sont variés,
Les paroles & l'air sont si bien mariés,
Qu'il semble qu'on ait fait, sans préceptes frivoles,
Les paroles pour l'air, & l'air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un second couplet;
J'en suis sûr.

CECILE.

Le plaisir en seroit plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuser rien, je vous trouve trop belle,
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

Second couplet.

Avant le temps des frimats,
Dans une grotte champêtre,
De ses plus charmans appas
Elle me faisoit le maître :
Mais je prétends dès ce jour
La ramener dans la grotte,
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'amour.

Hé bien que vous en semble ?

ORONTE.

Il est beau je vous jure.

LE MARQUIS.

Il le faut faire entrer dans le premier Mercure.

Le temps presse.

ORONTE.

Il est vrai. L'avez-vous tout noté,
Monsieur ?

LE MARQUIS.

Assurément, & de plus cacheté.

Il montre le paquet, & lit le dessus.

A Monsieur Licidas, à son accoutumée.
Substitut de la Renommée.
Mon air aura pour lui des appas éclatans.
Adieu, mon cher.

SCENE V.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Monsieur, ménageons ces instans.
Nous chanterions ici sur de meilleures notes
Avec des Conseillers surnommés Gardes-notes.

ORONTE, *à Merlin.*

Va chercher un Notaire & reviens promptement.

Brigandeau paroît.

MERLIN.

J'en crois voir un, qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En robe ?

MERLIN.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire
Quand ils vont d'un défunt mendier l'inventaire.

SCENE VI.

M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE, *à Brigandeau.*

Nous vous croyons Notaire. Il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde. Je suis Procureur, Dieu merci.
Et ma communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est-ce qu'on persécute;
Et telle est aujourd'hui la licence des moeurs,
Que des hommes de bien, comme des Procureurs,
Qui de tant d'opprimés embrassent la défense,

Ne font pas à couvert contre la médisance :
Depuis que dans le monde Arlequin Procureur,
Pour un corps si célébre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point Monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture :
Nous savons de l'Auteur qui mit la piece au jour.
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour ;
Et ma communauté par ma voix vous conjure
D'en instruire Paris dans le premier Mercure.
Mais, Monsieur, est-ce ici votre Procureur ?

M. Sangsue paroît.

ORONTE.

Non.
Je ne le connois pas seulement.

M. BRIGANDEAU.

Tout de bon ?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

M. BRIGANDEAU.

De tout le Parlement c'est le plus grand arabe.
Pour piller le plaideur, lui seul en vaut un cent.

SCENE VII.

M. SANGSUE, M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

M. SANGSUE, *à Oronte.*

Monsieur, votre très-humble & très-obéissant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue ?

ORONTE.

Non, Monsieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue,
Procureur de la Cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,
Je vous rends, sur ce point, grace de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre ?

ORONTE.

Non, Monsieur.

M. SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre.
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt deux.

Pour divertissement d'un Théâtre fameux,
Contre les Procureurs on fit une Satyre,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire :
Mais l'Auteur qui l'a faite, a dit publiquement,
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement ;
Et je viens tout exprès pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été ?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisi méritent qu'on les berne ;
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des Consuls, du Châtelet.....

M. BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue, ou bien....

M. SANGSUE.

Quoi ! maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi devant Monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous ?

M. SANGSUE.

Oui.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction vous imposez.

ORONTE.

Tout doux.
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même Procureur
Est pour le Demandeur & pour le Défendeur.
Si quelqu'autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encor il occupe pour elle.

M. BRIGANDEAU.

Combien au Parlement, & des plus renommés,
Sont pour les Appellans & pour les Intimés :
Et savent les forcer par divers stratagêmes,
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes ?

M. SANGSUE.

Et quand dans cette piece on voit un Procureur
Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ?
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et quand un ſcélérat, qui l'eſt, avec excès,
Moyennant penſion éterniſe un procès,
De qui veut-on parler ? Dis-le moi ſi tu l'oſes.
Ce n'eſt qu'au Parlement où ſont ces grandes cauſes

M. SANGSUE.

Lorſque d'un chapelier on attrape un chapeau,
Et que d'un pâtiſſier on extorque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'eſt un Procureur du Châtelet qu'on joue ?

M. BRIGANDEAU.

C'eſt à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du Parlement ne prennent point ſi peu ;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête ;
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant Monſieur dire ce que j'en crois ;
On grapille chez nous, & l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au fauxbourg Saint-Antoine.
Eſt-ce de grapiller, ou de ton patrimoine ?
Ton pere étoit aveugle, & jouoit du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maiſons du quartier Quinquempois.
A-ce été tes ayeux qui les ont là plantées ?
Du ſang de tes cliens elles ſont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur conſtruction
Qui ne te coûte au moins une vexation :
Et quand tu ſeras mort, ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injuſtices.

M. SANGSUE.

Au mois de Juin dernier, un mémoire de fraix
Penſa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à ſept cents trente livres ;
Et ton papier volant, tel que tu le délivres,
Etant vu de Meſſieurs, trois des plus apparens
Réduiſirent le tout à trente-quatre francs :
Encore diſent-ils, que dans cette occurrence,
Ils te paſſoient cent ſous contre leur conſcience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'hyver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'étois-tu pas pendu ?
Tu pris quinze cents francs, dont on a tes quitances,
Pour avoir obtenu deux arrets de défenſes.

ORONTE.

Eh, Meſſieurs, il ſied mal, lorſque vous diſputez.
De dire l'un de l'autre ainſi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je ſai, Meſſieurs quel deſſein vous amene.

Votre

Votre voyage ici n'aura pas été vain ;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entends qu'on me discerne
D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

M. SANGSUE.

Bon.

M. BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sait, Monsieur, de quel air je m'acquitte.

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite ;
Laissez-moi faire. Hé bien vous avez tout oui ?

M. DE BOISLUISANT.

On se plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoui.
J'avois à les entendre une joie infinie.

SCÈNE VIII.

BEAUGENIE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE.

BEAUGENIE.

Serviteur à l'illustre & belle compagnie,
Je vois au sombre accueil que je reçois de tous
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile, & vous rendre service,
Monsieur ?

BEAUGENIE.

Non, je viens, moi, vous rendre un bon office ;
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent :
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce, Monsieur ? voyons.

BEAUGENIE.

Une énigme si belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle ;
C'est un effort d'esprit, mais si rempli d'attraits,
Qu'il n'a point eu d'égal, & n'en aura jamais.

CECILE.

Ecoutons, je vous prie. Une énigme me charme.

BEAUGENIE.

L'énigme qui jadis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrit tant de tombeaux ;
Des Monarques Thébains mit le trône en lambeaux ;

Et fut cause qu'Œdipe eut la douleur amere
De faire des enfans à Madame sa mere ;
Cette énigme, en un mot, qui fit tant de fracas
A celle que j'ai fait auroit cédé le pas.
Vous en allez juger : mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Ecoutez.

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces vers là me semblent bien tournés.

CECILE.

Je brûle de savoir ce que c'est.

BEAUGENIE.

Devinez.

CECILE.

Soit manque de lumiere ou de bonne fortune,
Je n'ai pu de ma vie en deviner aucune.

BEAUGENIE.

Et Monsieur ?

M. DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier,
J'y rêverois gratis au moins un siecle entier.

BEAUGENIE.

Et vous, Monsieur ?

ORONTE.

Ma foi je ne la puis comprendre.

BEAUGENIE.

Et vous ?

LISETTE.

Je ne l'entends, ni je ne veux l'entendre.
C'est du grimoire.

BEAUGENIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas.

CECILE.

Non, Qu'est-ce ?

BEAUGENIE.

C'est un vent échappé par en bas.
Vous vous regardez tous, & j'en sai bien la cause.
Tous ceux qui l'ont oui ont fait la même chose.
Sur un sujet si foible un ouvrage si beau
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir si les vers quadrent à la matiere,

'aiſons-en, vous & moi, l'anatomie entiere.

Je ſuis un inviſible corps
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'oſe faire connaître
Ni qui je ſuis, ni d'où je ſors.

ſt-il rien de plus joli & de mieux rencontré ?
amais dans ſon ſujet homme eſt-il mieux entré ?
l ſemble que ce vent ait de la connoiſſance,
t qu'il n'oſe avouer ſon nom, ni ſa naiſſance.
ien n'eſt plus ſingulier que cette énigme-là.

LISETTE.

l faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

l n'eſt rien plus galant que votre énigme.

BEAUGENIE.

Peſte !
e le ſai bien. Paſſons à l'examen du reſte.

Quand on m'ôte la liberté
Pour m'échapper j'uſe d'adreſſe,
Et devens femelle traîtreſſe
De mâle que j'aurois été.

amais dans une énigme a-t-on rien vu de tel ?
u'eſt-il de plus coulant & de plus naturel ?
oin que ce que je dis bleſſe la vraiſemblance,
n en fait tous les jours la rude expérience.
t quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,
eut-être à quelque meſſe a fait paſſer le pas.
es injures du tems mon nom n'a rien à craindre,
ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre;
t je ſuis étonné, quand je ſonge à cela,
omment l'eſprit humain peut aller juſques-là ?
 vais recommencer....

ORONTE.

Non, je vous en ſupplie;
ous avons de vos vers la mémoire remplie:
otre nom à l'énigme ajouteroit du poids.

BEAUGENIE.

a nature prudente eut ſoin d'en faire choix:
t de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie,
le donna tout exprès le nom de Beaugénie.
 vous laiſſe l'énigme avec mon nom au bas:
rnez-la d'un prélude & vantez ſes appas.
es vers en ſont ſi beaux, la matiere ſi belle,
ue vous ne direz rien qui ſoit au-deſſus d'elle.

ORONTE.

'eſt aſſez, vos deſirs ſeront tous ſatisfaits.

BEAUGENIE.

dieu, je me retire, & je vous laiſſe en paix.

Et fut cause qu'Œdipe eut la douleur amere
De faire des enfans à Madame sa mere ;
Cette énigme, en un mot, qui fit tant de fracas
A celle que j'ai fait auroit cédé le pas.
Vous en allez juger : mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Ecoutez.

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces vers là me semblent bien tournés.

CECILE.

Je brûle de savoir ce que c'est.

BEAUGENIE.

Devinez.

CECILE.

Soit manque de lumiere ou de bonne fortune,
Je n'ai pu de ma vie en deviner aucune.

BEAUGENIE.

Et Monsieur ?

M. DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier,
J'y rêverois gratis au moins un siecle entier.

BEAUGENIE.

Et vous, Monsieur ?

ORONTE.

Ma foi je ne la puis comprendre.

BEAUGENIE.

Et vous ?

LISETTE.

Je ne l'entends, ni je ne veux l'entendre.
C'est du grimoire.

BEAUGENIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas.

CECILE.

Non. Qu'est-ce ?

BEAUGENIE.

C'est un vent échappé par en bas.
Vous vous regardez tous, & j'en sai bien la cause.
Tous ceux qui l'ont oui ont fait la même chose.
Sur un sujet si foible un ouvrage si beau
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir si les vers quadrent à la matiere,

Faiſons-en, vous & moi, l'anatomie entiere.

Je ſuis un inviſible corps
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'oſe faire connoître
Ni qui je ſuis, ni d'où je ſors.

Eſt-il rien de plus juſte & de mieux rencontré ?
Jamais dans ſon ſujet homme eſt-il mieux entré ?
Il ſemble que ce vent ait de la connoiſſance,
Et qu'il n'oſe avouer ſon nom, ni ſa naiſſance.
Rien n'eſt plus ſingulier que cette énigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'eſt rien plus galant que votre énigme.

BEAUGENIE.

Peſte !
Je le ſai bien. Paſſons à l'examen du reſte.

Quand on m'ôte la liberté
Pour m'échapper j'uſe d'adreſſe,
Et deviens femelle traîtreſſe
De mâle que j'aurois été.

Jamais dans une énigme a-t-on rien vu de tel ?
Qu'eſt-il de plus coulant & de plus naturel ?
Loin que ce que je dis bleſſe la vraiſemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience.
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,
Peut-être à quelque mâle a fait paſſer le pas.
Des injures du tems mon nom n'a rien à craindre,
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre;
Et je ſuis étonné, quand je ſonge à cela,
Comment l'eſprit humain peut aller juſques-là ?
Je vais recommencer.....

ORONTE.

Non, je vous en ſupplie;
Nous avons de vos vers la mémoire remplie:
Votre nom à l'énigme ajouteroit du poids.

BEAUGENIE.

La nature prudente eut ſoin d'en faire choix;
Et de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie,
Me donna tout exprès le nom de Beaugénie.
Je vous laiſſe l'énigme avec mon nom au bas:
Ornez-la d'un prélude & vantez ſes appas.
Les vers en ſont ſi beaux, la matiere ſi belle,
Que vous ne direz rien qui ſoit au-deſſus d'elle.

ORONTE.

C'eſt aſſez, vos deſirs ſeront tous ſatisfaits.

BEAUGENIE.

Adieu, je me retire, & je vous laiſſe en paix.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, CECILE, M. DE BOISLUISANT, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Puifqu'il nous laiffe en paix, nous ne pouvons mieux faire
Que d'envoyer Merlin nous chercher un notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empreffement :
Cours & vole.

M. DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre appartement.
Et conduifons fi bien cette heureufe aventure,
Qu'elle faffe du bruit dans le premier Mercure.

FIN.

Nota. *Monfieur* POISSON *n'a fait que prêter fon nom pour l'impreffion de cette Piece : fon véritable Auteur eft Monfieur* BOURSAULT.

Permis d'Imprimer, ce 19 Octobre mil fept cent quatre-vingt-un, LARTIGUE, Juge-Mage.

PQ
1731
B7C6
1782

Boursault, Edme
Le mercure galant

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY